

LA CEREMONIE DE L'INNOMABLE

1^o chapitre

L'horreur sans nom... Le neuvième cercle de l'Enfer... Le cauchemar ultime... Je vais tenter de me ressouvenir...

L'ancien nom que j'ai porté n'a plus aucune importance ici, pas plus que le statut qui était le mien au sein du monde des hommes... et encore moins le lieu d'où je viens. Car celui où je suis arrivé compte seul pour moi dorénavant. Je sais seulement qu'au cours de plusieurs nuits successives, je fus aspiré dans un vaste tourbillon de rêves tissant progressivement un tout de plus en plus cohérent, des nuits parfois entrecoupées de fugaces moments d'éveil.

Mon premier rêve émerge de ma mémoire comme au sortir d'un brouillard nébuleux et sans formes. Si je peux me fier aux rares bribes de conversation que j'ai échangés à cette occasion avec quelques personnes que j'y ai entrevu, j'étais sensé m'être rendu au hameau de Billingham, dans la partie nord-ouest de l'Etat du Maine. Renseignements pris à l'heure de la journée qui s'ensuivit, il me fut impossible de localiser sur aucune carte l'emplacement cette très modeste localité... comme si elle n'avait jamais existé.

Pourtant, je me rappelle de ces bois immenses et sauvages qui noyaient l'horizon autour de moi, et si j'en juge la géographie de cette partie du Maine qui jouxte le Canada, il est parfois possible de traverser des dizaines de milles sans ne jamais y trouver aucun village un tant soit peu important. Le paysage environnant souffrait des affres de l'hiver 1962-1963 (l'une des rares références qui me permettent d'établir un lien entre le monde du sommeil et celui de l'éveil). Les branches des pins ployaient sous des monceaux de neige dans une région presque entièrement recouverte de forêts, et ce redoutable climat nordique rendait les déplacements encore plus difficiles. Que cela avait été ma véritable profession ou non dans la réalité, il me semblait m'y être rendu en qualité de folkloriste, afin d'y recueillir les vestiges d'anciennes croyances établis depuis que la région avait été investie par les Puritains du Massachusetts et leur établissement en Nouvelle-Angleterre au XVI^e siècle. Je ne pourrais plus vous rapporter tous les mythes et légendes qu'ont dû me conter les habitants de ce hameau dont les descendants avaient été les plus anciens occupants des lieux, sauf deux noms qui me reviennent encore maintenant constamment à l'esprit : l'arbre du sabbat, qui gisait au sommet de la colline des sorcières.

J'ignore si ce fut parce que les autres habitants de Billingham avaient refusé de m'y conduire, mais toujours est il que, par une glaciale journée de janvier, sous un ciel obscurci par de lourds nuages d'un gris de plomb, je me retrouvais devant l'arbre en question en compagnie d'un inconnu dont le nom m'échappe désormais. Je supposais que l'homme, avec ses pommettes saillantes et ses yeux noirs comme le charbon qui étincelaient pourtant au centre de son visage cuivré, devait être l'un des derniers Abenakis dont une réserve était réputée se trouver dans le Maine. Mais ma conscience a surtout retenu l'aspect des plus singuliers de l'arbre en question. Il s'agissait d'un arbre mort, un ancien pin blanc, mais entièrement noirci depuis qu'il avait été calciné par la foudre, et dénué de ses aiguilles depuis longtemps. Malgré cela, il se dressait encore de toute son impressionnante hauteur, et ses branches autant que ses racines à demi-extirpées du sol gelé, d'une épaisseur étonnante, s'allongeaient démesurément à l'horizontale, comme les bras géants d'une hydre cherchant à saisir sa proie. Je n'avais jamais vu un arbre aussi déconcertant – encore moins s'agissant d'un épineux. Et l'Amérindien me lança d'une manière mystérieuse : « Ce qui est mort peut toujours revivre lorsque les temps seront venus ! »

Ce fut à ce moment du rêve que j'appris, toujours de quelques fragments issus de la bouche de mon compagnon, que nous nous trouvions au centre de la Seboomook Forest, et qu'il me surprit en m'annonçant que des cérémonies y avaient eu lieu bien avant l'arrivée des Blancs dans la région, même si c'était bien ces derniers qui avaient baptisé l'endroit « la colline des sorcières ». Certes, comme je le pensais, ils avaient bien pendu à cet arbre quelques femmes après les avoir accusées d'avoir participé à des sabbats en ce lieu même. Mais celles-ci n'avaient jamais fait que perpétuer une tradition plus ancienne encore, et qui remontait à la nuit des temps, lorsque la région était encore uniquement peuplée de tribus amérindiennes... « Les Abenakis ? » lui demandai je. Mon compagnon réprima alors un geste de la main en secouant violemment la tête. « -Ces Squaws déguisées en hommes?... Non, je parle des Mohawks, l'une des tribus des Cinq Nations des Iroquois ! J'appartiens à leur race, et nous ainsi que ceux qui nous ont précédé avons vécu ici bien avant eux... du moins jusqu'à ce que le Français Samuel Champlain ne donne des armes à feu aux autres tribus pour nous chasser du territoire de nos ancêtres ! »

Je fus surpris d'avoir devant moi un homme qui se réclamait d'un peuple aujourd'hui mort, mais plus inquiet encore en songeant que le terme « Mohawks » signifiait dans leur propre langue « Les mangeurs d'hommes »...

Je dus ensuite probablement lui poser un grand nombre de questions. La seule dont je me souviens était le nom de la divinité à qui les siens avaient consacré un rituel.

Nous l'appelons « Wanka Honta – Le Seigneur des Forêts », crus je entendre, « mais parce que son vrai nom est trop terrible à prononcer. En réalité, nos propres sorciers étaient les seuls à détenir le droit de l'appeler « Schub-Gurat » !...

En l'entendant parler du « Seigneur des Forêts », un éclair d'origine inconnu, surgi de ma conscience ensommeillée, m'incita à m'exclamer : « Le Grand Bouc Noir ! »

L'Amérindien me lança un étrange sourire : « Tu te trompes sur un point : ce n'est pas un mâle !... Et tu seras prochainement amené à le constater par toi-même, car tu es promis à la rencontrer... Veux tu savoir comment ? »

J'ignore si j'ai accepté ou non. Toujours est-il qu'il ajouta : « Schub-Gurat plonge ses origines dans la terre, de même que l'arbre qui se dresse devant toi ! Adresses toi à Darumath, «Celui-qui-Te-Guidera-Vers-Ta-Destinée », car la Rédemption passera par le retour aux origines perdues... Il te reconnaîtra, mais toi, tu ne le pourras pas, car il ne lui est pas donné de te montrer sa véritable nature avant qu'il ne le jugera bon. »

Les dernières paroles dont je me remémore encore à la fin de ce premier rêve furent celles que l'Amérindien m'adressa en débarrassant sa main gauche de la moufle qui la recouvrait jusque là : « C'est pourquoi, gardes toi de le toucher ! »

Et il dressa à quelques centimètres de mes yeux un membre aussi maigre et ratatiné que celle d'un enfant de huit ans, et aussi noirci que l'arbre devant lequel nous nous tenions.

II° chapitre

A l'heure où j'émergeai de mon sommeil dans notre immeuble à New-York dans la 5° Avenue, j'aurai pu attribuer ce songe à un simple caprice de Morphée. Mais ce rêve s'était révélé être si étrange, si insolite – ou, peut être, avais je été amené à ouvrir la porte de l'une ces voies qui vous mène à la Vérité et non à un simple produit de l'inconscient – que j'entrepris aussitôt de méditer sur son sens caché.

C'est pourquoi j'en révélais le contenu à mon épouse, Doris, qui avait jusque reposé à mes côtés, puis alluma mon ordinateur pour plus en savoir sur ce dénommé « Schub-Gurath », ce fameux Darumath, ainsi que tout ce qui se rapportait aux anciens mythes des Amérindiens.

Hélas, mes recherches de plusieurs heures furent menées en vain concernant la croyance des premiers habitants de ce pays, et je ne retrouvais aucun terme désignant le nom d'un démon amérindien dénommé « Wanka-Honta ». Et nulle trace non plus de cet étrange « Darumath »... En bref, l'internet vous apprend beaucoup... mais pas tout !...

Par chance, Doris avait pour meilleure amie Cynthia, une spécialiste de l'étude des arbres, ce que l'on appelle « la dendrochronologie ». Peut être serait elle à même de m'expliquer en quoi un pin de la Nouvelle-Angleterre pourrait il être lié au sabbat des sorcières. Au sein de mes souvenirs confus, je me rappelle encore l'instant où je lui posai la question, et où elle secoua méprisamment de la tête en me répondant qu'en l'état de la science actuelle, aucun arbre n'avait jamais été lié à quelque sabbat des sorcières qui soit. En revanche, elle s'était penchée par hasard sur les aspects les plus délirants concernant nombre de ces fameux sabbats. Elle m'étonna en m'apprenant que ce culte était toujours pratiqué, non seulement par les sorcières médiévales, mais également encore aujourd'hui même, en pleines années 1960 ! Une cinglée du nom de Margaret Murray, se présentant comme une « théosophe », prétendait dans son délirant ouvrage intitulé « The Cult of the Wichtcraft » qu'un certain « culte de Diane » persistait de nos jours et constituait la

perpétration d'une prétendue « ancienne religion » qu'elle intitulait la « Wicca » et dont les membres se réunissaient par groupes de treize sous le nom de « cowens ».

Mais, en réalité, le principal propagateur de ces délires mystiques était un certain Gerald Gardner. C'était lui qui, initié à cette religion absurde et archaïque, inventa le nom de « Wicca ». Il était persuadé qu'il avait été le descendant d'une sorcière nommée Grissel Gardner, brûlée en 1610. Si je voulais en savoir plus sur le sujet, je pouvais l'interroger puisqu'il était toujours en vie, dans sa maison de retraite en Angleterre, dans la région de l'Hampshire, précisément appelé la « New Forest ». Si je voulais plus en savoir au sujet de ce culte inspiré par un mythomane fini, elle serait prête à m'y accompagner, ne serait que pour démonter les délires d'un individu visiblement atteint du cerveau. Elle se ferait d'ailleurs un plaisir de l'interroger sur les preuves scientifiques qui pourraient justifier son récent –et risible ouvrage-, à savoir « The Maeaning of Witchcraft » - un assemblage selon elle de déclarations seulement inspirées d'une fantaisie digne d'un pur dément. Mon épouse Doris – lorsqu'elle apprit que mon rêve était allé jusqu'à m'inciter à me rendre en Grande-Bretagne – tint évidemment à m'y suivre, même si elle trouvait que ma décision était absurde juste en raison d'un rêve qu'elle trouvait quelconque.

Mais des circonstances dont j'ignorai encore la nature m'évitèrent ce voyage, car, au terme même de cette nouvelle journée et d'une nouvelle nuit agitée, mon songe étrange s'empara à nouveau de moi, comme si je n'étais plus maître de mes propres actes.

III° chapitre

En effet, au cours de cette deuxième nuit, je me retrouvais buvant un thé à la menthe aux cotés de mon épouse Doris et de Cynthia, notre diplômée en dendrochronologie, face à ce fameux Gerald Gardner, défenseur de son impossible théorie sur la survivance des sorcières en Angleterre comme en Nouvelle-Angleterre, en sa somptueuse villa du Hampshire.

A la vérité, je ne me trouvais guère en cet endroit alors que je croyais le vivre. Bien sûr, je ne compris qu'il ne s'agissait d'un rêve qu'au sortir de mon sommeil, avec, à mes cotés, ma tendre Doris. Pourtant, en y repensant ultérieurement, il était évident que la scène ne pouvait que baigner dans cette atmosphère propre au monde des songes. Le salon où nous nous trouvions était totalement dénué de couleurs, alternant seulement entre le gris et le noir. Il me semblait que j'entendais les propos de Gardner non pas par l'ouïe, mais comme par le biais d'une sorte de message télépathique qui s'insinuait dans le labyrinthe de mon cerveau. Je pouvais à peine distinguer le visage de ceux qui m'entouraient, et il semblait qu'une sorte d'étrange brume opaque baignait la pièce et nous entourait, comme si je m'adressai à mes interlocuteurs au travers d'un prisme, non seulement en un autre endroit de l'espace, mais également en un autre endroit du temps...

Comme un lointain écho qui bourdonnait dans ma tête, j'entendais plus que je n'écoutais les propos effectivement insolites de ce fameux Gérard Gardner...

« - Ce que vous a rapporté ce Mohawk au sujet de l'arbre du sabbat et de la colline des sorcières correspond parfaitement à la permanence d'un lien entre une représentation végétale et le culte longtemps persécuté d'une créature que les esprits faibles de l'ère médiévale ont cherché à assimiler à Satan en personne, le dieu même du Mal par excellence ! Cette religion millénaire est connue pour la première fois dans l'histoire de l'Humanité sous la forme d'une civilisation pré-indo-européenne au sud-est de l'Europe méditerranéenne depuis le Paléolithique sous le nom de « Marija Gimbutas » durant plus de 25 .000 ans... Mais cela ne s'arrête pas là. Les Indo-Aryens désignent dans leur fameux « Rig Veda » une puissance féminine appelée « Mahimata », un terme se traduisant par « Terre-Mère »... Les tous premiers Egyptiens de la culture de Nagada vénéraient non pas un dieu, mais une déesse représentée entre deux lionnes avant la naissance officielle de leur première dynastie, et les Hittites rendaient hommage, dès le néolithique, à une déesse-mère dont on a retrouvé les représentations sur le site de Catalhöyük, des représentations vieilles d'au moins 7500 ans ! Et pourtant, encore au 1^o siècle de l'ère soit disant chrétienne, l'historien Tacite rapporte l'existence de rituels parmi les peuples germaniques centrés sur la déesse Nerthus, dite « La grande mère »... Les Mongols ne sont pas en reste puisqu'ils adoraient également une déesse-mère nommée Ymai », en allusion à l'Umai (qui signifie « utérus » ou « matrice » dans leur langue). Mais la plus célèbre d'entre toutes les déesses liées à la terre est Cybèle – ou Agdistis en ancien phrygien. En effet, le culte de Cybèle est né en Phrygie, en plein centre de l'Asie Mineure. Mais sa popularité fut telle qu'elle se répandit jusqu'en Grèce et à Rome où on l'a surnommé « Matri Magnae », ou « Magna Mater ». Ses prêtres, les hiérophantes, s'émasculaient pour lui rendre hommage – pour ne pas citer certaines pratiques plus horribles encore !...

Mais l'histoire ne s'arrête pas là. Je pourrais encore vous citer nombres d'autres exemples au sein de divers peuples éparpillés partout sur la Terre... Mais une autre « Mère de la Terre » est heureusement encore et toujours vénérée au travers des siècles, et ce jusqu'à nos jours, en dépit des persécutions des églises chrétiennes ! Comme vous le savez peut être, notre religion persiste sous la forme de la « Wicca », un terme signifiant « sorcellerie » en vieil anglais, et qui dérive du verbe « wiccian », signifiant « ensorceler », ou « pratiquer la magie ». Ma défunte collègue, Miss Margaret Murray, a cru à tort la décrire justement dans son ouvrage « Le culte de la sorcellerie », à la suite d'une lointaine ancêtre du nom de Isabel Gowdie qui prétendit révéler, et ce dès 1662, l'existence de la « Wicca ». Mais je suis au regret de dire que ce prétendu « néo-druidisme », rassemblant des adeptes de la déesse Diane sous la forme de « cowens » - des groupes réunissant chacun 13 sorcières - n'est qu'une forfaiture... Ceci dit, il existe un fond de vérité derrière ses allégations... Peut être avez vu lu – ou du moins entendu parler de mes propres ouvrages à ce sujet ? Sachez que je n'en tire aucun orgueil, car il ne s'agit jamais que de retranscriptions d'un recueil qui, lui, contient la quintessence même du culte de la seule et véritable « Mère-Terre »... Je vous

parle du « Livre des Ombres » que seule une poignée d'initiés connaissent... Encore n'est ce pas son vrai nom... Car devant les persécutions diverses que nous avons eu à subir, il est préférable pour l'heure de le dissimuler avant que les Temps ne soient arrivés... Car Ce qui est mort peut toujours revivre lorsque les temps seront venus ! »

Au terme de ce monologue énoncé d'une voix rauque par un inconnu dont les traits du visage s'effaçaient toujours avec obstination en dépit de tous mes efforts, je crus entendre, comme la voix douce d'une brise d'automne, l'amie de mon épouse, Cynthia, intervenant pour commenter les propos de cet étrange individu :

« - Je réserve pour le moment mon jugement quant à la véracité de vos affirmations, Monsieur Gardner, mais j'aurai néanmoins au moins deux questions dans l'immédiat qui me brûlent les lèvres... Comment ce culte a-t-il pu se répandre jusqu'en Amérique du Nord au sein d'une tribu d'Iroquois, et quel rapport peut on établir entre le sabbat – car je présume que c'est bien sous ce nom que votre « culte » est connu du commun des mortels – et un arbre foudroyé par l'orage ? »

Pour la première fois, mes yeux semblèrent s'éclaircir, et je suis certain qu'à cet instant, notre hôte esquissa un sourire à la fois ironique et malicieux.

«- Comme je vous l'ai dit, le culte de la « Terre Mère » s'est répandue partout dans le monde, pour la simple et bonne raison que cette déesse est une réalité, une réalité qui a existé bien avant l'apparition du premier primate ancêtre de notre humanité, et ce en tout lieu, quel qu'il soit ! Quant à l'arbre, il correspond par certains traits à l'image de la véritable Magna Mater, mais seulement de manière partielle depuis que la plupart des hommes ne sont plus autorisés à affronter la vision de la véritable déesse !... Je ne vous en veux pas d'ignorer que le culte de Cybèle est lié aux pins cernant la ville de Hiérapolis en Phrygie, ainsi que ceux recouvrant le mont Ida en Crète ! »

Doris, mon épouse, se permit alors de poser une autre question à cet étrange professeur, où il était question de la raison d'être du nom de « Schub-Gurat » que je lui avais rapporté au lendemain de mon rêve précédent.

Mais je n'eus guère l'occasion d'en entendre la réponse, car, avant de me réveiller une nouvelle fois, deux incidents suscitèrent en moi une telle peur que le songe s'évanouit aussitôt.

D'abord, mon esprit en proie au trouble se rappela soudain de la similitude des deux phrases que m'avaient tour à tour lancées un Amérindien du Maine et un pseudo-sorcier dans sa villa du Hampshire : « Car Ce qui est mort peut toujours revivre lorsque les temps seront venus ! ».

Mais, par-dessus tout, ce fut à cet instant précis que l'étrange fumée opaque se dissipa entre ce Gardner et moi. Et je crus entrevoir le visage d'un homme au traits anguleux, dont l'arrangement

de la coiffure semblait lui conférer deux oreilles singulièrement allongées et pointues, tel une paire de cornes, ainsi qu'une barbe d'un noir de jais qui me fit penser à celle d'un bouc.

IV° chapitre

Au terme de ce nouveau songe, je réalisai, alors que je me retrouvais à nouveau dans mon propre lit, au sein de mon appartement de New-York, gisant aux cotés de Doris encore endormie, que j'avais été une nouvelle fois l'objet d'un songe dont la signification m'échappait encore totalement.

Tout naturellement, j'en parlais à Doris et à Cynthia. Je reconnais que, sans qu'elle me le dise expressément - l'une par amour, et l'autre par sympathie - il ne me fut pas difficile de discerner dans l'expression de leur regard – surtout lorsque ces derniers se croisèrent dans une atmosphère complice – qu'elles se préoccupaient surtout de ma santé mentale. Cynthia entreprit de me faire un cours de première année de psychanalyse freudienne au sujet des fameux « rêves obsessionnels ». Quant à Doris, elle tenta plus tendrement de me rassurer au sujet de ce qu'elle considérait comme un simple fruit du hasard. Je ne pouvais guère leur en vouloir, car il était évident qu'elles n'avaient pas vécu le même songe que moi, et que, encore une fois, nous n'avions jamais eu l'occasion de nous rendre réellement chez ce fameux Gérald Gardner.

Moi-même, honteux d'avoir dans un premier temps considéré le contenu de ces rêves avec trop de sérieux, tâchai à mon tour de les rasséréner en ironisant quant au caractère ridicule de ces derniers. Mais je dois reconnaître que mon esprit était beaucoup moins assuré, et que deux rêves liés entre eux d'une manière aussi logique ne m'offraient que deux possibilités. En effet, soit l'équilibre de mon esprit se trouvait effectivement en situation de danger, soit un étrange itinéraire d'une nature inconnue me menait tout droit vers un destin inexorable, mais dont la conclusion restait hermétique à mon esprit.

Quoi qu'il soit, un troisième rêve s'empara de moi dès la nuit suivante, et ce malgré une vaine tentative de trouver à la New-York public Library une explication concrète à mes interrogations. Car si je pus y trouver l'ouvrage de Margaret Murray ainsi que celui de Gérald Garner, il n'y est était en aucune façon question d'un soit disant « Livre des Ombres ». Et c'est ainsi que, angoissé par la venue du sommeil au cours de la troisième nuit, je parvins certes à m'endormir avec une grande facilité... mais pour ne que mieux me retrouver face à un nouvel épisode tout aussi inquiétant. Et un épisode qui, hélas, ne fit que me conforter dans l'idée que mes rêves suivaient une logique d'une inquiétante cohérence.

Encore une fois, nous nous retrouvions à quatre – Doris, Cynthia, Gardner et moi-même, mais dans un endroit étrange et dépassé par l'écoulement d'au moins deux millénaires, au sein des vestiges d'antiques colonnes, sous un ciel aveuglant qui, en ce qui me concernait, me brûlait littéralement la peau.

« Au cas où vous l'ignoreriez, » nous lança un Gardner dont les traits de boucs m'apparaissaient maintenant clairement en dépit de ses habits modernes », nous nous trouvons au cœur de l'un des exemples les plus grandioses de l'architecture hellénistique,

cette partie de l'Asie Mineure conquise par Alexandre le Grand. Je parle évidemment de Pergame, l'une des plus essentielles cités de la Phrygie, cette région qui a développé le culte de Cybèle dont je vous ai parlé en ma demeure ! »

Je m'efforçai de contempler, malgré les meurtriers rayons de l'astre du jour, l'immensité de la colossale acropole qui nous cernait. J'entrevis l'agora située plus en bas en direction du sud, dont la terrasse la plus basse était bordée des mêmes colonnades d'origine grecque qui nous côtoyaient. Un peu plus loin, je pouvais distinguer les immenses rues et les impressionnants bâtiments de couleur jaunâtre qui s'acheminaient jusqu'aux sanctuaires situés à l'est, au sommet de la colline sur laquelle avait été bâti la ville, dont le gigantesque théâtre à flanc de colline pouvant contenir environ près de 10.000 personnes. Mais la vue la plus impressionnante était sans nul doute un immense sanctuaire dont la vaste cour était entourée d'au moins une centaine de colonnes ioniques hautes d'à peu près une vingtaine de mètres, et soutenues par des chapiteaux que d'autres cités d'Orient n'avaient sans doute jamais su égaler... Mais, ce qui me frappa le plus – car, en soi, je connaissais bien ces ruines pour les avoir visité deux ans auparavant – ce fut le fait que, en dépit de la célébrité de cette cité morte, aucune trace de vie ne nous entourait, pas la moindre autre présence humaine, pas même le moindre insecte ou lézard qui auraient dû pulluler en ce lieu de mort et de décrépitude. Car il va sans dire qu'un site aussi touristique aurait dû abriter nombre d'étrangers curieux, ainsi qu'une faune aussi insignifiante soit elle. Mais, plus encore, comment se faisait il, malgré le passage des millénaires, qu'en place de ruines, la ville semblait t'elle aussi bien conservée qu'à l'heure de son achèvement ?...

Cette fois encore, la conscience que je pouvais me trouver plongé au sein d'un songe ne pouvait que m'échapper. Pourtant, les visions qui m'entouraient étaient étonnamment plus visibles que lors du songe précédent. Je discernai exactement le visage doux aux yeux bleus de ma chère Doris, celui tout aussi fascinant, bien que relevant d'un charme différent, de son amie Cynthia... et également la figure antipathique voire sinistre de ce fameux théosophe Gardner.

« Mais quel rapport peut il exister entre cette ville actuellement située en Turquie, et ce la raison pour laquelle nous avons accepté de vous suivre jusqu'ici ? » entendis je prononcer de sa voix frêle et timide la compagne de ma vie.

« - Pergame, à l'instar de Hiérapolis, » lui répondit Gardner, « fut l'un des principaux centre de vénération de la déesse Cybèle... laquelle n'est que l'un des plus importants avatars de cette déesse dont il me reste encore à vous décrire l'histoire ! »

« - Pardonnez-moi de vous interrompre, Monsieur Gardner », intervint à son tour notre amie Cynthia. « Mais, depuis notre dernière entrevue, j'ai eu l'occasion de me documenter un peu mieux sur les origines de ce bouc diabolique qui aurait été l'objet de sabbats au cours des siècles ! Et je suis au regret de vous dire que toutes vos théories concernant le culte de la «Terre-Mère » ne sont que le produit d'une imagination délirante pour expliquer un phénomène bien différent ! »

« - Alors donc, je vous pris de m'exposer ce dernier, Mademoiselle ! » fut la réponse.

V° chapitre

Cynthia, sans se laisser déconcerter, reprit :

« - Le culte de la « Magna Mater » - ou Cybèle, si vous préférez, ne dispose d'aucun lien avec le sabbat, en dépit des délires mystiques de votre collègue Margaret Murray ou de vos propres écrits, la soi-disant « Néo-sorcellerie » ne s'inspirant que d'une superstition médiévale élaborée par l'Église chrétienne. A l'origine en effet, les apparences du diable du sabbat ne tiennent en aucun cas de quelque espèce végétale existante ! Je vous rappelle – ou vous en informe, au cas où la chose vous aurait échappé – que le plus ancien document écrit connu se référant à ce démon bien masculin est celui de Théodore, archevêque de Cantorbéry aux environs de 670 de notre ère. Celui-ci cherche à dissuader ses fidèles de se travestir en cerf, en taureau ou en bouc pour la raison qu'il s'agit là de pratiques diaboliques. Par ailleurs, Cernunnos, dieu des Celtes, est apparu bien avant eux, et ce dès l'époque des premiers chasseurs du Paléolithique, en tant que symbole de la fertilité et de la fécondité – ce qui suggère que toutes vos divinités féminines n'en avaient guère le monopole, car si c'est la femme qui engendre, c'est l'homme qui ensemence ! »

« - Mais certes, » poursuivit Cynthia », il existe une autre origine possible du diable du sabbat. « Il s'agit de Pan, né en Arcadie, dans la région la plus arriérée du Péloponnèse, et lié à un culte primitif pastoral. Il est d'abord imaginé comme un simple bouc, puis l'évolution des mythes humains ont fini par le représenter comme un homme, mais pourvu de deux cornes, d'une barbe et de cheveux hirsutes, d'oreilles pointues d'équidés, ainsi que d'une longue queue chevaline et d'un sexe généralement en érection – donc symbole même de la reproduction !

« - Soit, votre hypothèse semble crédible, » riposta Gardner de la voix sourde et rauque que j'avais remarqué lors du songe précédent, « Mais sans doute ignorez vous que le nom de cette entité est accompagnée de l'expression « aux mille chevreaux » ? Selon vous, de quels chevreaux s'agit il donc ? »

« - Oh, je présume qu'il s'agit des satyres ou des faunes qui lui tiennent compagnie selon la mythologie grecque ! » s'exclama la scientifique. « Les représentations antiques en retracent le même portrait ! Cela n'a rien d'ésotérique, et vous puisez dans cette même mythologie l'inspiration nécessaire afin d'alimenter la fausse science que vous appelez « théosophie » ! En cela, vous imitez l'église chrétienne laquelle, dans sa volonté d'évangélisation, n'a pas manqué d'assimiler les satyres et les faunes aux anciens dieux païens qu'ils voulaient désigner comme étant autant de démons ! Permettez-moi d'en revenir à ce fameux démon cornu que vous prétendez être une déesse symbole de la fécondité, votre Miss Murray ainsi que vous-même : il ne s'agit en aucune manière d'une femme!... Je vous laisse que la même mythologie grecque a concouru au mythe des Hamadryades, à savoir des nymphes s'abritant chacune au sein d'un arbre – ceci expliquerait alors le rêve de ... au sujet du pin foudroyé ! Mais il n'en reste pas moins que, quelque soit ces fameux « mille chevreaux », je ne vois aucune similitude possible entre cette innocente croyance grecque antique et le célèbre diable cornu... ce diable cornu que les prêtres chrétiens ont assimilé au Satan qui présidait aux sabbats des sorcières – en supposant seulement que ces cérémonies ont réellement eu lieu ! En clair, votre prétendue « Magna

Mater » n'a jamais existé que dans l'esprit faible de miséreux médiévaux ou des mythomanes de votre genre ! »

«- En conclusion, » ajouta Cynthia, « le soit disant « dieu du Sabbat » n'est que le produit d'une invention élaborée par mépris pour les Juifs, aux yeux des Chrétiens qui désiraient assimiler la religion des Hébreux à un culte démoniaque. Comment pourriez-vous nous convaincre sans preuves tangibles de l'authenticité d'une soi-disant « Terre-Mère » à partir d'un banal complot anti-judaïque ? » riposta Cynthia.

Celui qui nous avait amené jusqu'à ces impressionnants assemblages, vertigineux témoignage d'un passé impressionnant, se borna à hausser des épaules :

« - A cela, je ne saurais vous répondre, sinon que vous vous méprenez sur la véritable nature de ce « grand dieu cornu » ! » lui sourit le théosophe. « Car l'Entité qui nous concerne n'a rien de masculine, quoique « ses boucs au Milles Chevreaux », s'ils correspondent bien aux satyres grecs – ou aux faunes romains » - ne servent nullement une divinité – à savoir le « Grand Dieu Pan ». Ce dernier n'est qu'une interprétation masculine de Darumath, celui qui sert la véritable entité dont le nom est « Shubb-Niggurath », à savoir le nom iroquois sous lequel ce dernier désignait « Schub-Gurath » ! Voyez-vous, « Le livre des Ombres » dont je vous parlais s'intitule en réalité le « Sabae Tenebrarum », à savoir « Les Ténèbres de la Chèvre » ! Il s'agit bien d'un bouc, mais non d'un mâle – je dis bien : une chèvre, et qui n'a rien de masculine ! Ainsi, afin d'être admis dans le cercle de ses sectateurs, il faut avant toute chose être rebaptisé par Elle avec sa propre urine, et recevoir un nom nouveau dont Elle porte la mention dans son Grand Livre des Morts – à savoir le fameux « Sabae Tenebrarum ». Après cela, chaque sorcier et sorcière se doit de baiser son postérieur, avant de se livrer à des orgies sexuelles, s'accouplant avec son prochain sans distinction d'âge ou de sexe, voire avec un membre de sa propre famille ! »

Autant que je pu le constater, Cynthia n'en sembla guère impressionnée.

« - C'est là la cérémonie propre à un vulgaire Sabbat de sorcières ! » répliqua t'elle sans se laisser désarçonnée par les déclarations de ce scientifique aux idées aussi excentriques à mes yeux. « En quoi cette superstition médiévale aurait elle un quelconque rapport avec votre prétendue « chèvre », sinon que ses sectateurs – de doux-dingues ou des parias de la société - se sont inspirés des accusations même que leur portait l'Eglise ?

Gardner, sans sourciller, poursuivit :

« C'est parce que vous ne connaissez rien de la nature ni de l'origine de Shubb-Niggurath, qui n'a aucun rapport avec votre démon chrétien. Je vous l'ai dit : elle n'est ni d'origine chrétienne, ni d'origine païenne ! Elle est la première des Grands Anciens, qui ont autrefois dominé l'univers, bien avant Azathoth ou Nyarlathotep... Aucun ouvrage secret ne peut prouver qu'elle a engendré les autres Grands Anciens. Mais ses spores issues de sa nature partiellement végétale auraient assurément généré une race qui, à l'origine, n'était que de modestes plantes carnivores, susceptible au mieux de prendre à leur piège que de vulgaires grenouilles, de petits lézards et parfois les premiers mammifères que furent les souris. Le « Sabbae Tenebrarum » rapporte en une langue aujourd'hui indéchiffrée du commun des mortels que Shubb-Niggurath s'est transportée sur la planète Terre qu'au

même moment où les premières terres émergeaient de l'océan primordial. Or, les plus éminents paléographes sont aujourd'hui persuadés de l'existence d'un supercontinent, appelé « La Rodinia ». Celle-ci ne se serait ensuite fragmentée il y a quelques 750 millions d'années pour former la « Pangée », qui se subdivisa ultérieurement à son tour en deux autres supercontinents : la Laurasia au Nord et le Gondwana au Sud. Or, ces supercontinents, du fait de la tectonique des plaques, ne se fragmentèrent encore au cours des âges suivants que tous les 400 à 500 millions d'années. Telle est la théorie de nos scientifiques actuels... »

« - Ainsi vous prétendez détenir une théorie géologique encore plus audacieuse que celle admise de nos jours ? » l'interrompit Cynthia.

« Dans le cas contraire, Mademoiselle, je ne perdrai pas mon temps à vous exposer la réalité... Car les écrits secrets du « Sabae Tenebrarum » vont plus loin encore, et rejoignent les théories des actuels professeurs Rogers et Santosch qui évoquent l'existence d'un supercontinent qu'ils appellent « la Columbia », un supercontinent qui serait déjà subdivisé entre 1,8 et 1,5 milliards d'années ! Or cela correspond exactement à l'arrivée de Shubb-Niggurath sur notre planète !...Et, toujours selon le « Sabae Tenebrarum », cette divinité est née bien avant cette époque, puisque le Livre prétend qu'elle est originaire de la galaxie la plus lointaine qui puisse être conçue, à savoir celle qui se constitua à partir de l'amas de galaxies appelées « Abell 2218 », à quelques deux milliards d'années-lumière de la constellation boréale du Dragon ! Si l'on considère que sa lumière ne nous parvient qu'à l'heure actuelle depuis 13,2 milliards d'années, nous devons considérer que l'Univers actuel n'avait alors que 3 % de son âge actuel à l'époque où elle s'est éteinte... Or, sachez que le « Sabae Tenebrarum » n'est qu'une simple transcription de runes on ne peut plus explicites découvertes en Islande au siècle dernier ! Mais évidemment, Shubb-Niggurath ne s'est pas « transplantée » directement de son lieu d'origine à la Voie Lactée... Elle s'est transportée sur de nombreuses autres galaxies entretemps ! »

Tout cela semblait être du sanskrit pour moi, ainsi que pour Doris. Pourtant, ce fut cette dernière qui intervint alors au sein de la conversation.

« J'avoue ne pas avoir compris grand-chose à votre exposé, professeur ! » l'interpela t'elle. « Mais c'est le sort de mon époux qui me préoccupe le plus ! Aussi, j'ignore toujours ce en quoi cela concerne t'il mon mari, et en quoi diable donc ce maudit Darumath est il sensé y jouer un rôle ? »

Le professeur Gardner esquissa un vague sourire d'indulgence.

« - Darumath est le Guide ! Celui qui conduit l'Elu à son destin ! Il n'est qu'un humble serviteur de la Toute-puissante Shubb-Niggurath ! Mais vous le reconnaîtrez bien assez tôt, lorsqu'il ne sera plus temps pour l'Elu de retourner en arrière ! »

« - Au lieu de jouer aux jeux des énigmes, autant nous dire plus précisément qui il est ! » l'apostropha Cynthia.

« Vous ne le reconnaîtrez que bien assez tôt » lui lança Gardner d'un regard narquois. « Si vous aviez eu l'occasion de lire les œuvres de votre compatriote Howard Philips

Lovecraft, vous comprendriez mieux le lien qui lie Darumath et le dieu grec Pan, car ce dernier y a souvent cité Shubb-Niggurath !... Mais, en tant qu'écrivain de fiction, Lovecraft ne fit jamais qu'opérer un amalgame entre cette entité et Darumath lui-même, et ce après s'être inspiré d'un collègue précédent... Je veux parler du Gallois Arthur Machen, lequel, dans ses propres fictions, évoqua ce dernier, notamment dans sa nouvelle la plus accomplie : « Le Grand Dieu Pan » !...

Mais, plus encore que la singulière réponse de cet individu excentrique qui, étonnamment, mélangeait fictions littéraires et ce dont nous nous préoccupions, ce qui m'effraya le plus était le fait qu'il était en mesure en état de citer des découvertes scientifiques dont je sais maintenant qu'elles étaient impossibles à découvrir aussi tôt. En effet, ce singulier individu, en pleine année 1960, ne pouvait ainsi logiquement exposer des découvertes scientifiques à l'heure où il nous parlait, des découvertes réalisées par deux astronomes encore en âge de jouer au cerceau, alors que ce n'est seulement qu'à l'aube du XXI^e siècle que ces théories furent pour la première fois élaborées !...

VI^e chapitre

L'on pourrait croire, à l'heure où ces différents songes absorbaient mon esprit au dépend du réel, que l'occasion aurait pu m'être donnée de renforcer ma raison face à ces délires somme toute absurdes et presque incompréhensibles pour moi. Mais il n'en était rien. A mon nouveau réveil, je me retrouvai encore une fois aux coté de ma Doris chérie, dont nous étions tombé amoureux dès notre deuxième d'études à la Faculté de Philadelphie. J'osai à peine lui conter mon nouveau rêve, mais elle l'écouta attentivement, avec la patience d'une femme aimante. Par honnêteté envers l'objet de mon cœur, je ne lui dissimulai rien de ce que je venais de vivre, aussi ésotérique semblait être ce songe. Je me doutai bien, en ces instants, que je ne pouvais que renforcer ses doutes envers ma raison mentale, mais je me devais de faire confiance à son amour.

De fait, bien que je comprenne parfaitement à ses yeux anxieux qu'elle ne pouvait que douter de l'équilibre mental de mon esprit, elle se montra digne de la femme à qui j'avais dédié mon cœur. Si elle crut à quelques moments que ma raison chavirait, elle ne me le montra à aucun moment, et s'évertua à me rassurer, quand même ne s'agissaient-ils que d'arguments freudiens dignes de personnes bien plus prosaïques que moi. Quant à Cynthia, que je revis au cours de l'après-midi, elle se montra plus habile que ma chère et tendre en n'écartant pas la possibilité que certaines parties de mon rêve pouvaient correspondre à la réalité. Mais elle s'efforça de nier, non pas les hypothèses scientifiques qu'elle avouait noblement lui échapper du fait des limites de ses connaissances, mais les aspects les plus irrationnels qui avaient hanté mon esprit.

Le reste de cette nouvelle journée se déroula sans encombre, sachant que nous n'avions toujours pas eu l'occasion, ni l'un ni l'autre, de rencontrer ce fameux professeur Gardner, sinon que nous avions décidé de concert de lui téléphoner afin de solliciter une rencontre de sa part.

Mais je n'eus guère l'occasion de recevoir sa réponse, car, la nuit fort avancée, je dû me coucher, non sans appréhensions, à la rencontre d'un nouveau songe improbable, et ce malgré les tentatives tendres mais vaines de ma chère Doris.

Et, comme je l'appréhendais, le cauchemar se poursuivit...

La vision suivante que j'en eus fut notre irruption, tous les quatre, dans la cave de mon propre immeuble où, à ma grande stupeur, l'arrière fond de ciment effrité comportait une porte inconnue dont la peinture et le vernis avaient disparu depuis longtemps. Gardner, qui se tenait en tête, l'ouvrit et nous invita à le suivre, et nous nous engageâmes dans les profondeurs d'un escalier qui semblait taillé à même la roche. Malgré l'absence de toute lampe, je pus en percevoir les moindres aspérités alors même que je savais qu'il devait être plongé dans la plus profonde obscurité. La pierre qui nous environnait était de couleur verte, mais un vert malsain, lépreux – peut être en raison d'une multitude de tâches grises. En vérité, je me demandais si cette roche n'était pas plutôt entièrement parcourue d'une végétation cryptogamique, constituée à la fois de mousse et de lichens séculaires...

Nous descendîmes sans dire un mot au sein de cet abysse qui ne semblait jamais en finir, et je m'effrayais de la profondeur à laquelle ces marches nous conduisaient, jusqu'à ce que nous nous extirpions de ce tunnel sans fin pour émerger à nouveau à l'air libre. Mais, après avoir remonté cette fois-ci un mince fragment d'escalier, nous aboutîmes au sein d'un vaste cirque pour que je puisse mieux comprendre que nous avions définitivement quitté le monde de la normalité. En fait, nous nous trouvions toujours au sein d'un creux, comme une sorte d'étape d'un itinéraire qui n'en était pas à sa fin car, à quelques dizaines de mètres devant moi, s'étalait un vaste porche d'une couleur que je ne savais identifier, mais qui semblait avoir forgé par des titans. Elle était ouverte, et encadrée par un fronton parcouru de symboles énigmatiques, ainsi que par deux statues deux plus hautes que moi, représentant de sinistres créatures semblables à des gargouilles. En levant les yeux, je pouvais apercevoir un immense espace dénué de tout soleil, lune ou étoiles – pas le moindre firmament qui aurait pu me rappeler mon monde d'origine. Et comme le creux dans lequel nous nous trouvions était à peine plus profond que la hauteur de ma ceinture, je pus contempler le paysage quasiment lunaire qui nous environnait. Il s'agissait d'un véritable désert rocheux, mais tout aussi dénué de toute végétation ou aucune autre forme de vie existante que la cité de Pergame. De monstrueuses aspérités signalaient la présence d'anciens volcans, de dômes éclatés par des gaz, ou des plissements montagneux que les astronomes croient détecter sur certains satellites. Nous étions au cœur du cosmos, mais hors de l'espace connu, peut être à des éons de notre système solaire. Le vide absolu... rien que de la roche et du sable à perte de vue...

L'un de mes pieds heurta un objet inconnu gisant au sol, et je manquai de trébucher à terre. En l'observant, puis en parcourant des yeux ceux qui l'accompagnaient à deux pas de nous, je crus reconnaître des ossements épars de créatures qui n'avaient pu avoir été que des dinosaures, étant donné leur gigantisme et la forme de leurs crânes. Mais il y avait pire encore : à leurs côtés, gisaient des vestiges de squelettes de dimension plus modestes, mais dont la configuration ne faisait aucun doute : il s'agissait de restes humains, mais dont la déformation des traits indiquait un âge incroyablement reculé, comme celui où erraient sur cette planète les premiers australopithèques, à peine extirpés de leur condition animale.

Alors que je me tournai vers mes compagnons pour partager mes impressions avec eux, j'eus la surprise de constater que seule Doris se tenait encore à mes côtés. Gardner et Cynthia semblaient avoir disparu, comme s'ils étaient encore restés en arrière...

« - Ne te soucies pas d'eux, » me lança mon épouse sur un ton indifférent. « Leur rôle dans cette histoire est achevé ! Suis-moi ! Quant à nous, nous n'avons pas encore achevé le terme de notre parcours ! »

Doris se dirigea vers le portail, et je voulus la retenir. Mais alors que je lui saisis l'épaule, une immense quoique brève douleur s'empara de moi, et je relâchai mon emprise. Saisi cette fois-ci de stupeur, je contemplai ma main droite devenue aussi noire que l'antracite, et aussi menue et malingre que celle d'un squelette. Je levai les yeux vers elle alors qu'elle me contemplait froidement... Je me souvins de la main de l'Iroquois, et compris enfin...

« Darumath ! » m'exclamai-je.

Elle se borna à opiner du chef.

« - Alors ainsi, tu es devenue une sorcière, et ce nom est celui que tu as adopté lorsque tu t'es fait baptiser par le diable au cours d'un sabbat ?! » énonçai-je.

Cette fois-ci, elle secoua négativement la tête.

« J'ai toujours été Darumath ! Je suis le premier-né de Shubb-Niggurath, et, pour l'heure, chargé de te guider vers Elle, comme je l'ai toujours fait pour tes prédécesseurs ! Doris dort actuellement toujours dans ta couche, et ne sait rien de tout cela ! Dès le début, ma capacité à imiter toute forme vivante ou inanimée m'a permis de prendre sa place ! Mais sans doute me connais-tu mieux sous le nom que m'ont donné tes pareils, pour la première fois, lorsque je suis apparu aux hommes au sein des bois d'Arcadie, la région la plus isolée du Péloponnèse, me faisant passer pour un simple élément pastoral... Ce professeur Gardner t'en a déjà parlé : je suis le Grand Dieu Pan !... Mais il n'est plus temps pour toi de choisir ton destin car tu es l'Élu !... Et maintenant que nous avons atteint les frontières qui délimitent ta réalité de la mienne, franchis avec moi « La Porte de Shubb-Niggurath » !...

Je n'étais plus maître de mes actions, mais cela n'avait-il pas déjà été le cas dès le premier songe ? C'est pourquoi, j'obéis sans mot dire, et nous pénétrâmes au sein de ce fameux portail qui nous mena à une nouvelle série d'escaliers, mais entrecoupés cette fois-ci de cavernes de la même couleur que les marches précédentes. A cette occasion, je pu entrevoir des séries de peintures rupestres ou de sculptures plus ou moins élaborées qui semblaient me faire remonter le fil du temps... A mesure que nous traversions ces antres sinistres et lisses, dépourvues même de stalactites ou de stalagmites – donc même de la moindre présence d'eau – défilèrent devant mes yeux des descriptions de sabbats médiévaux célébrés par certains colons puritains anglais du XVII^e siècle. S'ensuivirent d'autres rites plus antiques organisés par des hiérophantes disciples de Cybèle, puis des célébrations préhistoriques auxquelles participaient des êtres simiesques ressemblant à peine à des hommes.

Les cavernes suivantes me firent encore plus frissonner en raison de leurs représentations : celles vivantes des dinosaures dont j'avais tantôt aperçu les vestiges, bientôt remplacées par celles des premiers amphibiens seulement récemment sortis de l'océan original aux cotés de fougères géantes du Carbonifère. Et, ce qui mua ma peur en épouvante, ce furent les figurations de trilobites qui n'avaient pu exister qu'à l'ère primaire, à savoir le Paléozoïque que l'on situe actuellement entre 540 à 245 millions d'années. Car cela correspondait aux prémices de sa toute première époque appelée « le Cambrien », précisément la période où les premières terres avaient émergé de l'Océan primordial, à savoir la date de la venue de Shubb-Niggurath sur notre planète. Et cela confirmait les propos extravagants que nous avait tenu ce fameux Gardner au cours du rêve précédent, car... quelles créatures auraient elles été en mesure de figurer de pareilles descriptions alors que l'être humain n'en était alors à cette époque qu'au simple devenir ?...

Mais – et je ne l'avais réalisé que très progressivement, au stade de mes différents songes – que ces derniers n'en avaient jamais été, mais la pure et folle vérité.

VII° chapitre

Néanmoins, l'heure n'en était plus à la pensée, car, au terme d'un temps indéterminé, les ténèbres que je percevais malgré tout se dissipèrent quelque peu lorsque nous débouchâmes, non plus dans un désert en Turquie, ni un paysage lunaire... mais au cœur d'une immense clairière, bien plus vaste que le creux que nous avons traversé tout à l'heure. Et cet endroit, je ne le reconnus que trop bien.

Il s'agissait de l'étendue plate encerclée par une nuée de pins touffus et élancés : le sommet de la Colline des Sorcières, l'endroit même où trônait l'Arbre du Sabbat, au sein même de ce lieu inconnu du Nord-Ouest du Maine.

Mais, cette fois ci, si nous nous trouvions à nouveau en plein jour, une épaisse couverture de nuages voilait totalement le soleil, à tel point qu'il me sembla qu'un lugubre crépuscule venait déjà de s'imposer en ces lieux. Et la vision que j'eus devant moi dépassa tous les cauchemars que j'aurai pu imaginer...

En effet, dans un vacarme retentissant et où l'air exhalait une puanteur de soufre et de mort, se tenait une assemblée de femmes ou d'hommes d'âges différents, mais entièrement nus. Au cœur d'une véritable bacchanale, dansaient autour de plusieurs chaudrons dans lesquelles ces individus plongeaient la main pour en retirer ce qui me sembla être des morceaux de chairs ressemblant à des membres humains, mais de petite taille. J'entendis derrière moi les mots soudain plus graves et rauques de Darumath.

« - Les écrits de ces demeures dominicains, Heinrich Kramer et Jacques Sprenger, les deux auteurs en 1486 du « Malleus Maleficarum » -« Le Marteau des Sorcières », n'étaient sont pas loin de la vérité, même s'ils prenaient à tort notre grande Déesse-Mère pour leur diable de pacotille. Et ce Gérauld Gardner n'en était pas très éloigné non plus. Mais, qu'il s'agisse de ces deux fanatiques ou de ce théosophe de petit acabit, ils commettaient le tort de considérer ces pratiques comme de la magie noire ou de la sorcellerie, ce qui, en vérité,

n'a jamais été qu'une science seulement mal comprise. Pour autant, ils décrivaient avec justesse les rituels exercés durant le sabbat ! En effet, pour être admis dans le cercle de celles qu'ils appelaient « les damnés » ces femmes devaient d'abord abjurer le baptême que le bouc satanique effaçait en leur donnant un coup de griffes dans l'œil gauche. Puis elles étaient rebaptisées par ce faux diable chrétien de par son urine, et recevaient un nouveau nom mentionné par ce dernier dans son « Grand Livre de la Mort »...

A cet instant, Doris ricana en poursuivant : « L'une des différences entre leurs mentions et la réalité est – comme l'a énoncé cet innocent de Gérald Gardner - que « le Grand Livre de la Mort » est en réalité le « Sabae Tenebrarum », à savoir « Les Ténèbres de la Chèvre ». Ensuite, chaque sorcière revenait baiser à tour de rôle le derrière du diable, avant de se repaître de la chair interdite !... Autrefois, il était aisé, en guise de repas, de dévorer celle d'un pendu !... De nos jours, heureusement, si les pendus ont disparus depuis peu, celle des nourrissons non baptisés se multiplie à souhait grâce à l'athéisme de nos sociétés contemporaines !... Enfin, repues de ce souper infâme, ces femmes ou ces hommes perdus viennent, encore maintenant, à s'accoupler, au cours d'orgies débridées, avec leur voisin le plus proche, sans distinction d'âge, de sexe, ou de lien familial...

Pourtant, entremêlés avec certains de ces hommes ou de ces femmes allongés à même la terre, je pouvais distinguer d'abominables créatures qui copulaient également avec eux, tandis que d'autres, formant également un cercle de danse, attendaient leur tour. Leurs formes étaient anthropoïdes, mais leur chevelure était hirsute, leur barbe ressemblait à celle d'un bouc, leurs oreilles pointues ressemblaient à celles d'équidés, leurs corps nus étaient totalement parcourus de poils, ce qui, à l'instar de la forme de leurs pieds, les faisaient abominablement ressembler à des boucs plutôt qu'à des hommes. Qui plus est, ils portaient sur eux une longue queue chevaline, et leur monstrueux sexe se trouvait constamment en érection. Mais le pire était peut être qu'ils étaient également dotés de membres surgissant du visage ou de la poitrine, des membres souples comme élastiques semblables à des tentacules d'octopodes, et dont la matière, autant que je pouvais en juger, ne ressemblait en rien à de la chair humaine.

« - En cela », ajouta l'entité qui parlait derrière moi, » ce Gardner n'était pas loin de la vérité, à l'instar des deux frères dominicains et de votre amie Cynthia ! A cette différence près que ce théosophe excentrique ne savait pas tout, que nos deux tondus avaient omis ce détail dans leur description, et que votre experte en dendrochronologie ne croyait pas un mot de ce qu'elle citait ! En effet, ces faunes, tout comme moi, sommes bien les mille Chevreaux qu'évoque le « Sabae Tenebrarum », les satyres et les faunes qu'a engendré Notre Grande Mère grâce à son premier Elu. Mais notre nature ne relève ni totalement du genre humain ni totalement d'aucune race animale connue sur votre planète. Notre composition organique n'est point faite de chair, d'os, de sang ou d'eau ! Shubb-Niggurath relèverait plutôt partiellement de l'espèce que vous assimilez au règne végétal, et donc du bois, sinon qu'une partie des gènes que nous avons hérité d'Elle sont également constitués d'une substance que l'on ne trouve que sur sa galaxie d'origine ! »

Tandis que j'entendis ce discours de cauchemar et supportais avec peine ces visions encore plus horribles qui s'étaient sous mes yeux, je cru distinguer parmi les « Chevreaux » de Shubb-Niggurath un faune dont le teint hâlé et la main aussi décharnée que la mienne me

rappela celle de mon guide iroquois. Je me retournai alors vers Darumath, et reculai de quelques pas en constatant sa transformation : il était identique à l'un de ces monstrueux satyres qui sévissaient en ce lieu infernal, mais, en chaque point, émanait une horreur qui dépassait toutes les autres.

C'était bien un faune, mais au moins deux fois plus grand que moi, et son aspect était bien plus bestial ou végétal que ses « frères ». De plus, à ses yeux jaunes et étroits qui exprimaient la cruauté la plus avide qui soit et ses monstrueuses excroissances longilignes qui me semblaient plus caoutchouteuses que n'importe laquelle de ces horreurs que j'avais contemplé avec tant d'effroi, s'ajoutait un phallus également poilu. Mais il était encore plus obscène, et ressemblait à la trompe d'un formidable pachyderme !...

« Rassures toi ! » me lança t'il d'une voix rauque. « Tu ne m'es pas promis ! Retournes toi plutôt et contemples Notre Mère à Tous ! »

J'aurais préféré ne jamais le faire. .. Car, de l'orée des bois qui nous cernaient, je vis apparaître une entité qui dépassait les limites de ma pauvre imagination... Dans l'état d'esprit où je me trouvais, je n'aurais plus été surpris par un satyre encore plus hideux que Darumath... Mais Shubb-Niggurath n'est pas de ce monde, et jamais je n'aurais pu la concevoir... Elle ressemblait à l'arbre foudroyé que m'avait présenté l'Iroquois, mais sa noirceur ne devait rien à un quelconque orage, c'était sa couleur naturelle... le noir de notre première étape, la noirceur que les pires ténèbres n'étaient capables d'égaliser... Il s'agissait bien d'un arbre – un pin ou autre chose, je ne saurais trop le dire – et, tout comme celui de mon premier rêve, ses branches s'étaient plus vers le ciel que le sol... Et je savais – sans même avoir besoin de les toucher – que ses branches n'étaient que partiellement constituées de bois...

L'Arbre du Sabbat... Non ! Seulement le prototype de celui que je voyais maintenant, car ces mêmes branches étaient infiniment plus nombreuses, et ces étranges membres caoutchouteux dont étaient dotés les satyres étaient encore plus omniprésentes... Des tentacules, là également ?... Pire encore !... Des segments filiformes mais beaucoup plus distordus, qu'aucun arbre terrestre n'aurait pu imiter... Quant au tronc, il puisait effectivement dans la terre, comme s'alimentant d'elle... alors qu'il semblait mort et condamné à l'usure du Temps... Et je me rappelai les propos de mon guide amérindien : « *Ce qui est mort peut toujours revivre lorsque les temps seront venus !* ».

Et tout alors me sembla aussi logique et rationnel que les lois établies de notre monde connu... La « Magna Mater » - « Notre Mère-Terre » - se fait ainsi nommer de la race humaine parce qu'elle puise ses forces dans le sel de notre monde, dans le suc qui fourmille dans la tourbe de notre couche terrestre... Elle se trouve paralysée depuis une éternité, mais viendra un jour où elle n'aura plus besoin de se sevrer de la substance terrestre. Alors, quand adviendra ce moment, elle se déplacera à sa guise, grandira démesurément, et prendra le contrôle définitif de notre planète à l'aide, non pas de ses Mille Chevreux, mais des ses millions de fils ! Aussi a-t-elle régulièrement besoin d'engendrer pour être servie par une véritable multitude qui, autant de créatures infectes qui auront sa maudite progéniture ! » Voici pourquoi ce tronc restait pour le moment attaché aux profondeurs du sol... mais pas suffisamment pour qu'elle ne soit pas capable de s'avancer de quelques mètres jusqu'à moi.

Et, au travers de la pénombre obscurcie d'un ciel noirâtre, je vis la Chose se déplacer vers moi, extirpant son unique racine pour mieux la replanter un peu plus loin, alors que son ombre obscurcissait encore plus à mes yeux la très pâle lueur des cieux. Et je pu ainsi mieux distinguer, malgré les ténèbres grandissantes, ses caractéristiques qui en faisaient un être qui ne pouvait être parfaitement décrit à moins de l'avoir vu de ses propres yeux. C'est ainsi que je pu entrevoir, au sommet de cet entrelacement de branches et de membres inconnus, les poils tout aussi ténébreux qui la parsemaient comme une mygale, ainsi que les sabots de chèvre dont l'extrémité de ses branches dont elle se servait comme pour se déplacer à la manière d'un arachnide. Par la même occasion, je pu contempler avec horreur ses gigantesques et nombreuses mamelles qui pendaient ignoblement au centre de son tronc comme celles d'une femme d'un âge incalculable, de même que l'étrange sphère au pinacle de son corps qui lui servait apparemment de tête, une tête dénué d'yeux, mais ornée de deux cornes aussi distordues que ses branches, mais qui dépassaient facilement ces dernières en hauteur.

Alors qu'elle poussait d'un son rauque et guttural un atroce bêlement bien plus terrifiant que celui de ses enfants, occupés à s'accoupler avec les pêcheurs et les pécheresses, et qui étaient plus stridents, plus criards, mes lèvres ne purent que laisser échapper :

« Le Grand Bouc Noir » !

Fut ce l'objet de mon imagination en proie à une démente croissante, ou entendis je bien les propos de Darumath, se tenant maintenant à mes cotés, et qui ouvrit devant moi un ouvrage que je devinai être le «*Sabae Tenebrarum* », pour y lire une page où apparaissaient en lettres de feu pour en disparaître à peine prononcées, le verset suivant :

« Le diable, quant à lui, s'empare des âmes des sorciers et des sorcières par le biais de l'un de ses membres froids, long d'une aune, entortillé et sinueux comme un serpent vivant, écailleux et bifide, afin de lui permettre de commettre l'acte d'union avec son nouveau mari ».

Ce qui s'ensuivit alors est trop horrible et indécent pour que je puisse vous le conter. Sachez seulement que, au terme de cette union contre-nature, et jusqu'à ce que la Grande Mère se choisisse un autre amant pour engendrer d'autres de ses Chevreaux, mon âme et mon corps appartiennent désormais à **Shubb-Niggurath** !

Eckbolsheim, le 8 juillet 2009